



AU THÉÂTRE DE BEAULIEU (PLEIN) Une fois de plus, Brassens triomphe

Ce festival a subi le sort fatal des tournées de vedettes (au pluriel). En première partie, une longue première partie, trois chanteurs et une chanteuse qui — reconnaissons-le puisque cela nous donne tort ! — furent très applaudis mais qui ne valaient pas grand-chose. Dans cet amas de médiocrité, nous signalerons quelques rares bonnes chansons, *Rondin Picotin*, interprétée par Jean Arnulf et *Le bal des gens de maisons*, par Christine Sèvres qui apporta tout le tact, toute la finesse, toute l'émotion qu'il fallait à un poème de Louis Aragon.

Mentionnons également Jean Obé qui exploite avec originalité et talent, avec un excellent humour à froid aussi, le genre insolite. Pour le reste, on a compté les minutes qui nous séparaient de Georges Brassens. Ce n'est peut-être pas très courtois pour les autres, les « victimes », mais c'est à l'adresse des organisateurs que nous l'écrivons, Brassens étant de taille à tenir le plateau une soirée entière, pardon à faire un « one man show », parlons français.

Le répertoire de ce grand artiste était adroitement choisi mais sans rien en ôter on aurait facilement pu y ajouter toutes les chansons tendres qui vont des *Bancs publics* à *J'ai rendez-vous avec vous* en passant par *La canne de Jeanne*, *La Balade des dames du temps jadis*, *Le petit cheval*, *Le parapluie*, et qui sont devenues classiques parce qu'elles ont subi avec succès l'épreuve d'une bonne décennie mais qui n'éclipsent pas des créations plus récentes et de la même veine.

Dans l'ensemble, le tour de chant d'hier soir était plutôt gaillard, ce qui n'est pas fait pour nous déplaire, Georges Brassens étant l'unique dans son métier à pouvoir se permettre tout, ou à peu près. Je dirai même qu'il dépasse toutes les bornes sans jouer avec le feu : son naturel le sauve à coup sûr, soutenu qu'il est par sa bonhomie gentille, souriante, un tantinet ironique, attirante de sensibilité.

Pour faire passer « La guerre de 14-18 » et « Les c... » il faut un immense talent, presque une sorte de génie et, plus encore, il faut être un grand poète. Fermez les yeux et essayez de séparer les paroles de la musique qui leur sert de monture, de prétexte, et vous conviendrez que Brassens est poète, uniquement poète, comme le fut François Villon dont le vocabulaire n'était pas toujours au goût des pharisiens et bien-pensants.

Il est agréable et réconfortant de constater que l'on peut tout dire, n'importe où, n'importe quand à condition de savoir le dire, de le bien dire, avec esprit et émotion. Et si d'aucuns s'avisaient de nous contredire en avançant que Brassens en prend à son aise avec la religion nous répondrions qu'il fait de la corde raide, certes, mais qu'il ne tombe pas, sachant compenser des plaisanteries qui ne choquent que ceux qui veulent être choqués par un amour pur, naïf de tout ce qui est beau.

Bien sûr, Brassens glissa quelques « vieilles » chansons et c'est avec un plaisir sentimental que nous avons entendu *Corne d'auroch*, *Hécatombe*, etc. Mais dans ses strophes nouvelles la poésie garde sa part de fraîcheur, d'invention. Quelle délicatesse, quelle douceur dans le choix, mieux : dans l'assemblage des mots ! J'en ai noté deux exemples, au hasard des chansons car il n'appuie pas ! Voici : « Il n'y a pas de quoi fouetter un cœur », et « Faire la tombe buissonnière ». Mais on pourrait aisément allonger la liste si l'on n'était pris par l'émotion ou surpris par la candeur anticonformiste.

Une merveilleuse soirée, qui valut à Brassens l'hommage spontané, frénétique même de près de 2000 personnes car la poésie, quand elle est sincère, pure, reste à l'abri des dévaluations,

Henri-F. Berchet.